

MESSAGER DE TAHITI

Journal Officiel des Établissements français de l'Océanie,

PARAISANT TOUS LES VENDREDIS A 3 HEURES DU SOIR

TE VEA NO TAHITI.

Mahina pae 23 atopa 1874.

MATANITI 23. — N° 43.

Prix de l'abonnement (payable à l'avance) :
U.S. 12. — £ 10. — F. 12.
Tome 1. — Année 1.
Tome 2. — Année 2.
U.S. 12. — £ 10. — F. 12.
U.S. 12. — £ 10. — F. 12.

Prix des Abonnements et des Annonces, s'adresser à

IMPÉRIEUX DU GOUVERNEMENT.

Prix des Annonces (au comptant) :
Les 20 prestidigitaires... 50 francs.
Ainsi de suite... 50 francs.
Les annoncés renouvelées ne paient la moitié du prix de la première insertion.

SOMMAIRE.
PARTIE OFFICIELLE. — Nomination d'Adolphe Léonard.
PARTIE NON OFFICIELLE. — Arrivée du courrier. — Bulletin télégraphique. — Suite directe. — Le général Mac-Mahon. — Mœurs et coutumes. — Ananous hydrographiques. — Mouvements du port. — Ananous.

PARTIE OFFICIELLE

Par décision présidentielle en date du 4 juillet 1874, rendue sur la proposition du ministre de la marine et des colonies, M. le lieutenant de vaisseau Proutéau (Jean-Emile) a été nommé au commandement de la goélette *Mésange*, à la station locale de Tahiti.

M. Gréolié (Célestin-Joseph), enseigne de vaisseau, embarqué à bord de ce navire comme officier en second, au choix du capitaine.

L'administration rappelle au public les dispositions particulières à la ville de Papeete, en ce qui concerne la mise en fourrière des animaux :

Art. 25 de l'arrêté du 4 novembre 1856, et art. 1^{er} de celui du 2 décembre 1865.

Il est défendu de laisser errer les bestiaux à Papeete ; ceux qui seront rencontrés en liberté ou patouineront dans les rues, seront tenus à la honte, dans l'espace compris entre le camp de l'Uranie et la pointe des Coccotiers, seront saisies et mis en fourrière.

Sont exceptés de cette mesure les chevaux, mulets et ânes attachés à longueur de bridle et de mors, mais ne pas entraîner la voie publique.

Toutefois cette restriction ne s'applique pas à ceux qui seraient trouvés attachés aux jeunes arbres.

PARTIE NON OFFICIELLE

Arrivée du Courrier.

Le brig.-général américain Percy Edward est arrivé mercredi dernier, apportant la maile de correspondance d'Europe et d'Amérique. Il était parti de San Francisco le 24 septembre.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

(Dépêches extraites du Courier de San Francisco.)

FRANCE.

Paris, 18 août. — Le général Lewal a terminé son enquête sur l'évasion de Bazaine. Il dit que la majorité des gardiens est coupable de complicité et que Bazaine a torturé les portes ouvertes devant lui.

Paris, 20 août. — À une réunion de la commission de permanence, M. Cambon, latéral au ministère de l'Intérieur, en régence à une démission d'un membre de la gauche, a prétendu qu'une enquête judiciaire, au sujet de l'évasion de Bazaine, serait rigoureusement conduite. Il savait qu'il y avait un grand relâchement dans les précautions pour empêcher l'évasion du prisonnier, mais il a dit que de l'enquête faite par le gouvernement, il résultait que les autorités militaires du fort n'étaient pas compromises dans l'affaire. Il a refusé de donner de plus amples détails sur l'ensemble. Le duc Découzeau, membre des deux chambres, a déclaré au sujet de la reconnaissance de l'Empereur que le gouvernement était anxieux d'agir avec les autres puissances et aigrir à l'mission de la Grande-Bretagne qui avait communiqué ses vœux sur ce sujet. Aucune piérasse n'a été cependant encore publiée l'acte de reconnaissance. Le regard n'est causé par la question de savoir dans quelle forme elle sera faite.

Paris, 21 août. — Le Président Mac-Mahon a donné une grande réception à Brest aujourd'hui et a passé les troupes en revue. Dans la soirée, on a tiré un magnifique feu d'artifice et la ville a été illuminée.

Paris, 23 août. — Le Président Mac-Mahon a été témoin d'une grande démonstration républicaine à Morlaix. Pendant la réception, il y a eu des cris universels de « Vive la République ! »

Paris, 29 août. — Le Président de la République a signé un décret ordonnant pour le 6 octobre les élections complémentaires dans sept départements.

Paris, 4 septembre. — Le rapport officiel de la commission nom-

mée pour faire une enquête sur l'évasion de Bazaine établit la complicité des gardiens, agissant sous la direction du colonel Villette, et qui occupait la garnison du fort de toute complicité dans l'évasion.

Paris, 7 septembre. — L'Unafra a été suspendu pour deux mois pour avoir publié un article insultant sur le président Serrano.

Paris, 11 septembre. — Simon Vega Armijo, le nouvel ambassadeur espagnol, a présenté aujourd'hui ses lettres de créance au maréchal Mac-Mahon, et a ajouté qu'il avait l'espoir que la reprise des relations diplomatiques entre les deux pays se fasse dans les termes qui régnaient dans les provinces touchant à la France. Le Président a répondu en exprimant ses souhaits pour la prospérité de l'Espagne et a promis sa coopération amicale. — Le président Mac-Mahon a repris le cours de ses voyages. Il est arrivé à Lille aujourd'hui accompagné du général de Cissey. La ville a été illuminée.

Paris, 14 septembre. — Dans l'élection, dans le département de Maine-et-Loire, aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité nécessaire, un second vote aura lieu le 27 septembre. Voici comment se présente la situation : Désiré, 20 000; Baudin, 18 000; Morel (candidat du gouvernement), 20 000; Berger (bonapartiste), 25 000.

Le procès des complices de l'évasion de Bazaine a commencé à Grasse aujourd'hui. Le colonel Villette, Dorman, Morel et Barrat sont accusés de complicité; Révillion, Goux, Plastin et Laterrade, de négligence. — Le gouvernement a résolu de ne placer aucun siège sur la colonne Vendôme, malgré la décision de l'Assemblée de rebâtir la colonne telles qu'elles étaient avant sa destruction.

Paris, 15 septembre. — Dans le procès des complices de l'évasion de Bazaine, le colonel Villette, Dorman, Morel et Plastin ont été arrêtés et ont nié qu'ils connaissent d'avance l'évasion et qu'ils eussent fait quelque chose pour l'aider. La poursuite cherche à prouver que Villette tenait la corde pendant que Bazaine opérait sa descente.

Paris, 17 septembre. — Le jugement des complices de l'évasion de Bazaine a été prononcé hier. Les gardiens ont été reconnus coupables de négligence. Morel a été condamné par contumace à dix mois de prison, le colonel Villette et Plastin à six mois, Dorman à deux mois et Goux à un mois de la même peine. Les autres ont été acquittés.

Paris, 18 septembre. — Repniet, qui a joué un rôle dans l'affaire de Metz, et qui avait pris la fuite au commencement du procès Bazaine, a été condamné par contumace à la peine de mort pour trahison. — M. Piétri, ancien secrétaire de l'impératrice Eugénie, est arrivé à Ajaccio, avec l'intention de poser sa candidature au conseil général de la Corse, en opposition avec le prince Napoléon.

— Le président Mac-Mahon est de retour.

ESPAGNE.

Barcelone, 18 août. — Le capitaine carliste Tristany s'est emparé de la ville de Leo de Urgel, située à 67 milles N. E. de Lerida. La défense a été désespérée, et les pertes sont énormes des deux côtés. D'immenses quantités de provisions sont tombées entre les mains de carlistes.

Bayonne, 21 août. — Le général Tristany a sonné Puyerda d'avoir à capituler, et a commencé de bombarder la ville.

Madrid, 23 août. — Leo de Urgel s'est rendu aux carlistes par la traditionnelle méthode qui consiste à faire le sacrement de l'eucharistie au Don Carlos. Le général Tristany a fait prisonnière toute la garnison de 480 hommes, a pris 32 canons et a fait fusiller le commandant de la citadelle.

Londres, 23 août. — Les carlistes ont éteint les phares sur la côte depuis San Sebastian jusqu'à Bilbao.

Madrid, 25 août. — La conscription est exécutée dans tout le pays sans opposition.

Madrid, 27 août. — Les carlistes ont essayé d'emporter Puyerda d'assaut mais ont été repoussés. Trois colonnes ont attaqué la ville sur différents points, mais ont été repoussées avec de grosses pertes. Le chef d'escadron a été tué et plus de la moitié des hommes, canots ont été démantelés.

Madrid, 28 août. — Les carlistes ont fait une autre attaque sur Puyerda. La défense a été très courageuse; les femmes réparaient les brèches faites aux canapars pendant le combat.

Madrid, 30 août. — Le général Dominguez a marché au secours de Puyerda. Il est arrivé hier à Vich. Les carlistes ont fait une attaque de nuit sur Puyerda et ont été repoussés avec de grosses pertes. Ils ont brisé leurs morts et paraisseurs disposés à quitter la place.

Madrid, 4 septembre. — Le cabinet de Seballos a donné sa démission. Sagasta formera un nouveau ministère. Les carlistes ont abandonné le siège de Puyerda. L'échec des insurgés a été très acclamé.

Madrid, 6 septembre. — Le général Dominguez est arrivé à Puyerda après avoir défaits les carlistes commandés par Zabala. Les républicains ont beaucoup souffert; la ville est remplie de blessés. Les carlistes ont été vaincus dans leur retraite et ont perdu 700 hommes tués ou blessés.

Santander, 6 septembre. — Les vaisseaux de guerre allemands *Neustadt* et *Astros* sont revenus ici de Saint-Sébastien. Quelques carlistes ont tiré sur eux de Gentilari, ville située à dix milles ouest de Saint-Sébastien, où les Allemands ont répondu à ce feu en jetant vingt-quatre bombes dans la ville.

Madrid, 8 septembre. — Quelques carlistes, qui réclament fait feu sur un contre de charbon de fer, croient que les ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre se trouvent parmi le voyageurs. Le

et soldats et le garde-frein ont été tués. Le général Lazenna a été nommé commandant en chef de l'armée du Nord et les généraux Louis et Carvalho, commandants en chef de l'armée du Sud.

Madrid, 15 septembre. — Une dépêche officielle annonce que le général Serrano a remporté une victoire sur les carlistes. Trois mille hommes de troupe vont partir pour Cuba dans le courant de ce mois et cinq mille dans le mois d'octobre.

Madrid, 21 août. — La *Iberia* annonce que le président Serrano a signé les lettres de créance des ministres d'Espagne dans les capitales européennes.

Madrid, 29 août. — Le gouvernement russe a refusé de reconnaître la République espagnole. C'est par suite de ce refus que les autres puissances retardent leur reconnaissance; mais on dit que les gouvernements d'Autriche et d'Allemagne ont envoyé leurs lettres de créance à leurs représentants à Madrid.

Madrid, 24 août. — La Suède a reconnu la République espagnole.

Londres, 30 août. — Le gouvernement allemand a formellement déclaré aux puissances qu'il n'interviendrait pas dans les affaires intérieures de l'Espagne.

Vienne, 30 août. — Le *New York Press* publie le texte d'une circulaire gouvernementale datée du 19, et refusant de reconnaître l'Espagne. La circulaire dit que la Russie ne peut reconnaître un gouvernement qui n'est pas reconnu "chacun". Elle n'a aucun désir d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Espagne ni de favoriser aucun parti. Elle communiquera officiellement avec tout gouvernement qui possédera une autorité légale et promettra d'être durable. L'Allemagne et l'Autriche sont, dans cette affaire, libres d'agir conformément à leurs intérêts.

Madrid, 13 septembre. — Les ministres allemand et autrichien ont été reçus hier en grande cérémonie par le président Serrano et son premier ministre (tous deux étaient absents). Le ministre des échanges et de l'industrie, M. de Hatzfeld, ministre de l'empire d'Allemagne, a dit que l'empereur Guillaume, en reconnaissant le pouvoir exécutif de l'Espagne, était mal par le désir de contribuer au rétablissement de la paix dans ce pays et espérait que le président Serrano réussirait à maintenir l'ordre par des mesures conservatrices. Serrano a répondu que son gouvernement remplirait l'attente de l'Europe. Des discours pareils ont été échangés entre le président et le ministre d'Autriche.

Berlin, 16 septembre. — Les Géorgiens disent que le pape a péremptoirement refusé de se joindre aux puissances européennes dans la reconnaissance de l'Espagne.

ANGLETERRE.

Londres, 7 septembre. — La pose du câble de la côte irlandaise à la côte américaine a commencé, et une dépêche du steamer *Farnay*, datée du 6, dit qu'on est arrivé à une latitude de 17° 51' et à une longitude de 17° 31', où que le travail marche parfaitement.

Londres, 12 septembre. — La grande grève des ouvriers en cours à Balon, a commencé le 1er septembre. Il y a environ trente mille personnes, sans arrivée, quatre moulins, employant sept mille ouvriers, travaillent encore. Les Trades-Unions sont des collectifs dans tous les districts manufacturiers pour soutenir les grévistes.

ALLEMAGNE.

Londres, 16 septembre. — Une dépêche de Bâle dit que la conférence des Vieux Catholiques s'est accordée sur tous les points importants du Dogme. L'éruption de Pittsbourg, au nom des protestants américains, a remercié le Docteur Hollings pour la manière dont il avait conduit les délibérations et a présenté des félicitations écrits à la conférence sur l'harmonie des réunions et sur le résultat obtenu. Le doyen de Chester et d'autres ont parlé dans le même sens.

Berlin, 16 septembre. — L'instruction du procès Kullmann est terminée et les débats commenceront à Wurzbourg dans le milieu d'octobre.

ITALIE.

Rome, 31 août. — Plusieurs régiments ont été envoyés en Sicile par suite du brigandage lorsque croisant, et des cours martiales vont être établies pour le prompt châtiment des coupables. — L'Etna est en éruption depuis samedi. Des torrents de lave sortent des cratères.

Syracuse, 2 septembre. — L'éruption de l'Etna ne semble pas s'arrêter. Les villages finissent par être ensevelis au pied des montagnes, mais on pense généralement qu'il n'y a pas de danger à redouter. La direction prise par les torrents de lave est éloignée des parties cultivées de la montagne.

NOUVELLES DIVERTISSEMENTS.

Londres, 29 août. — Un télégramme de Bruxelles annonce que la conférence internationale a rejeté les quatre articles principaux présentés par la Russie et les articles concernant les représailles. Le cours des délibérations a été calme, mais les délégués français et allemand sont restés étrangers l'un à l'autre.

Brunswick, 29 août. — La conférence internationale a eu lieu hier. Tous les délégués ont signé le protocole, excepté les représentants de la Grande Bretagne et de la Turquie, qui ont ajourné l'apposition de leurs signatures.

Londres, 4 septembre. — L'expédition polaire, après avoir abandonné le bâtiment, a voyagé pendant sept mois et a passé deux mois sur la glace. Le plus haut point atteint est 80°. Une grande terre a été découverte au nord de la Nouvelle-Zélande. L'expédition est arrivée à Warrnambool sur un bateau russe. Il n'y a eu qu'un décès dans leur voyage.

Londres, 5 septembre. — Un autre récit dit que les explorateurs ont pénétré jusqu'à la latitude de 83°.

Londres, 8 septembre. — Le *Times* dit que M. de Josséps a abandonné son projet de chemin de fer dans l'Asie centrale.

Gênes, 11 septembre. — La société de la loi internationale (le Congrès de la paix, probablement) qui s'est réuni tous les jours de cette année, a ses séances aujourd'hui par une réunion publique. D. B. Hill, de New-York, a prononcé un discours dans lequel il a expliqué la loi de l'association, qui est d'obvier aux nécessités de la guerre. Henry Richard et le Père Hyacinthe ont également pris la parole.

Berne, 15 septembre. — Le congrès postal international a ou-

vert sa session aujourd'hui. Tous les délégués, excepté ceux des Etats-Unis, étaient présents.

Paris, 21 septembre. — Le consul et le vice-consul français à New-York ont été nommés commissaires de la France à l'exposition universelle de Philadelphie.

Paris, 13 septembre. — Francis-Pierre-Guillaume Guizot est mort aujourd'hui à sa résidence du Val-Richer. Il sera enterré au cimetière Saint-Ouen. Suivant le désir exprimé par le défunt, la cérémonie sera privée.

Le *Loyalistionnaire*, actuellement en armement à Brest (mois de juin), est destiné à porter le pavillon du commandant en chef de la division navale de l'océan Pacifique. La *Loire* est partie le 9 juillet pour Nouméa port pour la Nouvelle-Calédonie.

Le *Var*, arrivé à Bahia le 24 juillet, a dû en partir le 28 pour rentrer à Brest. (Moniteur de la Flotte.)

Les *Annals du génie civil* publient un tableau curieux des industries variées dans lesquelles on utilise le papier : « Dans un des ateliers de la fabrique de papier de la ville de Tipton, dans le papier, M. Gladstone énumérait soixante-neuf de ces industries, sans parler de l'emploi habituel du papier pour l'écriture, la teniture, la reliure, l'imprimerie; le papier collé et le papier maché sont employés par les anatomistes et les chirurgiens qui en font des membres artificiels; par les ophtalmistes, les condonnaires, les chapeliers, les fabricants de faïence et de porcelaine, de peignes, de jouets d'enfant, les carrossiers, les constructeurs de navires, etc. On en fait des papiers de verre, de fer, de cuivre, pour empêcher les voies de locomotives, des tonneaux... Des paquets de luxe, coffrets, guéridons, cercans, etc., sont le produit de cette industrie résultant du papier maché ou collé, dont les procédés sont encore peu connus et se perfectionnent chaque jour. La matière première utilisée en Angleterre est un papier gris-bleu, sans colle, dont la pâte est très-finie. Les feuilles de ce papier sont collées les unes sur les autres, à grands flots de drame et d'aspidon, puis pressées à la presse hydraulique dans une étoile six-branche. Il se forme ainsi des paquets et des cannes de papier, qui sont ensuite mis à cuire et à écraser pour en obtenir mailles sous diverses formes, et qui ne laisse travailler mieux que du bois ordinaire, dont le papier maché n'a pas les pores, la sève, les fibres, les nœuds. On le tourne pour faire des boules, des grains de chapelier, des encuadres, des écrans. C'est ainsi que l'on obtient des bijoux, bracelets, épingle, colliers, fermoirs, où l'on peut incruster des pierres fausses qui y prennent un éclat particulier. Les plateau, coiffes, guéridons, écrans, dorés ou peints, connus sous le nom de *china*, sont fabriqués avec ce papier-maché; mais on est intrigué à la presse hydraulique. Le docteur Albinus Rudal, de Vienne, a calculé qu'un Russe consomme 1 livre de papier par an; un Espagnol, 1 livre 1/2; un Mexicain, un Centré-Américain, 2 livres; un Italien ou Autrichien, 3 livres 1/2; un Anglo-Américain, 5 livres 1/2; un Français, 7 livres 1/2; un Allemand, 8 livres; un habitant des États-Unis, 10 livres, 1/4; un Anglais, 11 livres 1/2. D'après le docteur Albinus Rudal, la production de papier de la Russie est : papier à table, 10 millions, de papier à fil, 10 millions, de papier à zinc, 10 millions, de papier à tissu, 10 millions, de papier à cuire, 10 millions, de papier à cuire à la vapeur, 10 millions, de papier à cuire à la vapeur, 10 millions. Notons que ce produit est employé pour l'imprimerie, un sixième pour l'écriture, le tiers restant pour les autres usages. Il divise le tout comme il suit : pour les pièces officielles, 200 millions de livres; pour l'enseignement, 180 millions; pour le commerce, 240 millions; pour l'industrie manufacturière, 180 millions; pour la correspondance privée, 100 millions; pour l'imprimerie, 900 millions. On vient de découvrir une nouvelle matière qui peut servir à la fabrication de la pâte à papier à froid. C'est le résidu fort abondant que laisse la canne à sucre et que l'on appelle *bagozes* aux colonies. (Journal officiel.)

La dent est constituée par de l'ivoire recouvert d'un enduit d'osmial; chaque matrice est sécrétée par un organe distinct. Quand on prend le bulbe dentaire sur un jeune animal, qu'on le transplante sur un autre, sur le dos d'un cheval, par exemple, on constate, non sans étonnement, que le bulbe se développe et qu'il se transforme dans le nouvel animal. L'organe spécial de la production de l'osmial est dans le rein. L'osmial est une substance blanche, de la consistance d'un poisson marin. L'organe spécial de la production de l'osmial, on observe qu'il n'y a pas développement de l'osmial. Le tissu primitif n'est plus pourvu de vaisseaux; c'est ainsi que l'on s'explique cette expérience négative. Mais autant de fois on greffe le bulbe entier sur le tissu d'un animal, sur la tête, le dos, etc., autant de fois on voit apparaître, au bout de quelque temps, de petites dents qui se développent à l'issue, comme si elles se trouvaient à leur place ordinaire. Ces dents, qui résultent de la réaction de l'osmial, sont toutes identiques à l'osmial communiqué à l'Académie des Sciences de Paris par M. Robin. Il faut souhaiter que l'on puisse utiliser cette greffe et que l'on parvienne de même à faire pousser chez l'homme à volonté, et en bonne place, autant de dents qu'en aura perdu. La physiologie fera ainsi bien des heureux et surtout des heureux !

Le naturaliste et voyageur italien Odoardo Beccari écrit des îles Arou, au sud de la Nouvelle-Guinée, qu'il a visitées au point de vue botanique et zoologique, et où il a recueilli des observations intéressantes, que la petite végétation stivit dans toutes les îles de l'archipel indien, mais que les Hollandais, à l'ouest, et, ce qui est intéressant, les Portugais, à l'est, ont pratiqué la quinine. Pris à forte dose (60 à 100 graine anglaise, le grain as 0 grammes 045), la quinine agit sur sorte que la marche de la maladie est très-douce, et que la suppuration s'opère abondamment, aisement et sans peine. À l'hôpital hollandais d'Amboine, 300 malades auraient été traités de cette manière par la quinine; deux seulement seraient morts. Beccari, qui lui-même a été atteint, s'est soigné par ce procédé, et il a assurément triomphé du mal.

On construit en ce moment en Angleterre le plus grand câble du monde; il n'a pas moins de 10,600 toises sans une seule épingle, ce qui fait plus de onze milles et quart. Ce câble une fois lové, présente un diamètre de vingt-quatre pieds sur une hauteur de cinq pieds; il est à trois torons de deux pouces d'épaisseur chacun.

LE PREMIER AMOUR DE CHARLES NODIER

À l'une des instances littéraires du théâtre de la Renaissance, Paul Févret a dévoré au auditorio nombreux la délectable nouvelle suivante :

... Chez M^e il confesse... (Mais permettez-moi de m'interrompre pour vous dire qu'à l'époque où ma petite histoire vit le jour, j'avais mis raisons pour cacher sous cette désignation la personnalité de M^e Récamier. Aujourd'hui, malheureusement, ces raisons n'existent plus, et je puis vous avouer que nous sommes à l'Abbaye-du-Rosaire...) Chez M^e la comtesse, après le dessert, il y avait toujours une histoire, et vous allez bien voir que les conteurs ordinaires n'étaient pas ici les premiers venus.

Le dîner venait de finir. Chateaubriand, appuyé sur le bras de la maîtresse de la maison, gagnait sa place ordinaire au coin de la cheminée, derrière l'immense écran dont n'était là que pour lui Victor Hugo songeait non loin de Sainte-Beuve, et Musset, tout jeune, semblait écoutant en rêve de tendres et caressantes sérendades. Il y avait encore Balzac, de Vigny et d'autres convives, presque tous immortels. La comtesse dit : « C'est le tour de M. Nodier, qui va nous raconter une histoire. » Balzac ouvrit ses grands yeux, qui dévorèrent la parole. Chateaubriand sourit et rapprocha son siège.

Nodier ne se fit pas prier, mais il rougit comme un écolier qu'on interroge à l'improvisé. Il était timide quand il voulait. Je ne tenirai pas l'impossible, je n'essayerai point de reproduire la bonté mi si fine du cher conteur, ses naïvetés si heureusement étudiées, bien moins encore la distinction inimitable de sa forme. Je dirai, telle qu'elle est restée dans ma mémoire, l'épopée enfantine de ses premières amours. Nodier commença ainsi :

En 1797, j'avais quinze ans ; l'étonnai en rhétorique et l'écrivis mon premier ouvrage, intitulé : *Dissertation sur l'usage des antennes chez les insectes, et sur l'usage de l'osier chez ces mêmes animaux*. Je pense que vous ne l'avez pas lu.

Après les vacances de Pâques, lorsque je rentrai au lycée de Besançon, je trouvais que mes camarades avaient pris de certains airs maléfiques et rodomonts. Cette semaine de Pâques est toujours décisive pour les rapports sociaux. C'est alors que je me suis rendu à Besançon. Tous mes camarades étaient accompagnés avec des passions ; tons, depuis le grand Jules, qui buvait déjà des petites verres de nougat, jusqu'à Marat, le dernier des derniers, le plaisir juré des plaisirneurs de notre bon professeur. Et toutes les passions qu'ils avaient étaient partagées. En une semaine, mes coupables camarades avaient porté le ravage dans Besançon. Jules était adoré de la greffière ; Frédéric avait porté la guerre chez le juge de paix ; Armand avait mis le feu au ménage de l'avocat ; Marat lui-même avait été attaqué par les deux autres.

Vous l'avez si vos vainqueurs avaient beau jeu près de moi, qui ne pouvais me vanter d'aucune séderesse. Ils m'accablaient de leur supériorité. Le jeudi, quand ils sortaient, ils posaient leurs chapeaux de travers, et l'on voyait bien que c'était des hommes à bonne fortune. Moi, le jeudi, j'allais chez ma mère, qui me conduisait promener dans les ruines romaines, orgueil de Besançon, où je ne rencontrais personne à séduire ; j'ajoutais quelques pages à ma dissertation sur l'usage des antennes, et je rentrais au lycée le vendredi, tout bas dans les vestiges romains, et sans dire un mot à Richebourg sortant d'un petit souper. Ils se racontaient leurs méfaits de la journée. C'était à faire frémir ! Ah ! les pauvres marrs de Besançon !

— Et toi, Charles, me demandait-on, tu seras donc toujours un imbécile ?

Réellement, j'en avais bien peur. Ce qui me chagrinait principalement, c'était de rester au-dessous de Marat, le dernier des derniers. Mais la femme de chambre de ma mère avait cinquante ans.

Je prenais de la maladie, je sossais plus regarder en face mes conquérants de camarades. Enfin, quinze jours avant les vacances, l'excès de ma déresse me contraint à m'ouvrir à l'un d'eux. J'interrogeai le grand Jules sur les voies et les moyens à prendre pour devenir promptement un mauvais sujet. Je lui demandai comment il avait fait pour se rendre maître de la greffière. Jules me répondit :

— C'est simple comme bouton ! Les femmes, ça ne réside jamais à l'audace.

— Je ne sais pas, je n'ai pas beaucoup d'audace, objectai-je.

— Je te veux bien, mon pauvre Charles. Nous autres libertins, nous abordons une femme, nous lui disons n'importe quoi, et ça y est !

— Qu'entends-tu par n'importe quoi ?

— La première chose venue. Ça ne s'enseigne pas. Il suffit d'oser !

— Mais enfin oser quoi ? m'écriai-je, prêt à pleurer.

— Tu me fais pitié, mais parle ! On dit des farces, parle ! on les aime ! on jure, on fume, on boit, on court des filles... Elles voient bien que tu es un gamin et elles sont toutes contentes !

Il me donna un petit coup protecteur sur l'épaule.

— C'est trop difficile, me dit-il, d'être encore honnête à ton âge ! Si tu n'es pas le cœur de parler, eh bien ! écrits une lettre.

Cette idée me frappa et me donna quelque courage. Je me désespérai pas d'être un gredin par correspondance. Je m'y résolus, cherchant la première phrase de mon amoureuse épître, lorsque Jules me quitta en disant :

— Bon, arrange-toi ! Si tu reviens après les vacances sans avoir fait une chose, je te la ferai payer plus ! Bonsoir !

Il y a un juste retour aux choses d'ici-hors. Le grand Jules est devenu greffier, et au greffier, je ne sais pas si ça dépend de l'état, ne détestais pas non plus les élèves en rhétorique. J'ai entendu dire... mais ne faisons pas de cancan.

Je me grisaissais, je ne songeais plus qu'à la passion que j'étais condamné à faire. Car il n'y avait pas de milieu, une passion ou le désbonheur. Quand je quittai le collège pour les vacances, j'emportai une grosse liasse de lettres d'amour que j'avais écrites à toutes protes. Il ne me manquait qu'une amante pour les lui adresser. Je

cherchais sérieusement et de bonne foi l'objet de cette indispensable passion. Je n'étais pas difficile : brune ou blonde, peu m'importait ; je lui laissais, à ma passion, une grande latitude pour la taille et le visage. Quand l'âge, dans je la souhaitais étaient que possible entre quatre et six ans. Ma mère, une personne d'un caractère accablant pour ce côté-là. En bien ! je ne trouvais pas l'an plus tôt toutes celles que je trouvais me faisaient une telle frayeur que l'idée seud de leur adresser un de mes messages inéchéables me donnait la chair de poule.

Ma mère, belle et bonne Comtoise, au caractère placide et lénitif, ne s'inforamt jamais du motif de ma tristesse. Quand elle s'entretenait de ses amis avec M^e Bouhours, son inseparable, elle avait coutume de dire :

— Mon Charles est un petit peu trop tranquille. Si c'était sincère comme dans le temps, il y a apprennu que j'en aurais fait un abbé. C'était bien commode pour les familles !

Vous le voyez, ma mère elle-même était de l'avis du grand Jules.

Cette M^e Bouhours venait quatre fois par semaine à la maison. Les trois autres jours, ma mère allait chez elle. C'était la femme du principal notaire de Besançon. Ma mère et elle passaient comme deux sœurs heureuses ensemble. Fais l'ame de l'autre, échangeant de rires continus, avec l'accent tristeard du pays comtois. Elles disaient tous les jours les mêmes choses, et chaque chose à la même heure. C'était réglé invariablement.

Je n'aurais pas su dire si madame Bouhours était laide ou jolie. Elle n'avait pas d'âge pour moi. C'était madame Bouhours ; ma meilleure que j'avais coutume de voir à la même place.

Figurez-vous une femme de forte taille, habillée simplement d'étoffe, avec un collet noir et une jupe blanche. Ses cheveux étaient tout ce qu'il y a de plus sauvage. Elle appartenait sans doute dans un immense sac d'indigène à fleurs, soutenu à son bras par de très longs cordons verts. Quand elle était installée, elle passait les cordons de son sac à la poitrine de sa chaise. De sorte que le sac tombait par derrière, hors de la portée de ses yeux. Ceci est de la plus haute importance. Ce fut l'origine de mes espérances, le point de départ de mon bonheur, la cause de toutes mes miséfiances.

Madame Bouhours me gâtait pas, mais elle m'adressait toujours des regards d'amitié, de sympathie, et disait à ma mère en bâillant :

— Votre Charles ne sera pas plus vilain qu'un autre, avec le temps, madame Nodier.

Et ma mère répondit :

— Il y a apparence qu'il n'est ni bous ni boiteux, ma bien bonne. C'est étonnant ce que M^e Bouhours et ma mère prodiguent de bâillements quand elles étaient ensemble. Evidemment, c'était leur manière de se divertir.

J'étais fort petit pour mon âge. M^e Bouhours avait juste la tête au-dessus de la mienne. Son visage était d'un blanc pur, l'expression calme et douce. Elle marchait dans de grands souliers bien cirés, dont la semelle avait un ponce d'épaisseur ; à de certains moments, quand elle ne bâillait pas, elle avait l'air... M. de Balzac a décrit cet air-là dans un de ses admirables roman... Elle avait l'air d'une femme trop bien portante, dont le mari est surchargé d'occupations. Les nourrissons lui tendaient les bras dans la rue...

Ce fut de M^e Bouhours que je devins amoureux pour obéir au grand Jules. Voici comment cela se fit.

Un matin, à la fin des classes, vers quatre heures de relevée, ma mère vint à M^e Bouhours :

— Clémentine, passez-moi vos ciseaux, ma bien bonne.

Clémentine, c'est nom me fit un singulier effet. L'étonnement qu'il me causa peut se formuler ainsi : Ah ! que M^e Bouhours est donc une femme ? Cette idée me paraît d'abord invraisemblable et par trop banale. Néanmoins je regardai sournoisement Clémentine.

Il y avait des bras blancs bien tirés dans ces vastes souliers de pied flottants. La main, la taille, tout était magnifique. Je jetai un peu de tout à la fois, et c'étaient, en conscience, des cheveux blonds, de très-beaux cheveux qui s'échappaient du bonnet tuyauté. À tout prendre, M^e Bouhours ne pouvait avoir plus de trente-deux à trente-cinq ans. Elle bâilla juste pour me faire voir ses dents qui étaient élégantes.

Avais-je donc et si longtemps cette passion sous la main sans la voir ? Car c'était une passion qui n'a jamais fait une naissance ! Mais voilà, Jules-mais-mais-pas-pas avec ses réflexions,

— Je vous l'explique, Charles, échappez depuis le bout de mes jambes aux onguilles. Je montai lentement à ma petite chambre située deux étages au-dessus, et je choisis dans ma liasse de lettres, la plus jolie, la plus tendre, surtout la plus grecque. J'avais laissé prudemment des blancs pour y insérer le nom de ma coquette future. Je rompis ces blancs avec le doigt nom de Clémentine. Puis je descendis quatre à quatre, et j'enviai l'adresse de fourre à la porte de la sac à dos. J'allai à la fenêtre suivre le mouvement de son assied. Je portai ma blouse. J'allai jusqu'à l'autre bout de la chambre pour contempler cette malheureuse dont je venais de tuer à jamais la tranquillité.

Vers cinq heures, ma Clémentine dit, selon son habitude :

— Je m'étonne si M. Bouhours viendra me chercher aujourd'hui, madame Nodier ?

Et ma mère répondit également suivant la coutume :

— Il y a apparence qui viendra, ma bien bonne. Je n'avais pas grandi pour être M^e Bouhours. M^e Bouhours était un modèle magnifique et de mauvaise mine, capable de pruder et de faire les lettres suivante celle qui était dans le sac de sa femme. Il avait un tie dans la bouche. Sa figure me passa devant les yeux avec son tie. Je sentis une sueur froide qui me moitait dans les os. Il me sembla que M^e Bouhours aurait ce tie au moment de me prendre au collet pour me flanquer par la fenêtre. Mais, ventre bleu ! que je ne suis pas plus grossier que le grand Jules ou que ce greffier !

Il y avait dans ces deux réflexions à triguer dans ses cheveux. Il en était ainsi quand elle avait à faire quelque communication importante, sortant du programme quotidien de la conversation.

— Je m'étonne si je vous ai dit qu'Antonia et Louis arrivent jendi qui vient, madame Nodier ?

— Il y a apparence que vous me l'avez dit, répondit ma mère, car je le savais, ma bien bonne.

Je vis des chandelles danser devant mes yeux. Ne riez pas : je n'ai jamais eu pareille peur en ma vie ! Antonia et Louis étaient les deux frères de M^e Bouhours : Louis, un gros fermier de la Bourgogne, Antonia, un capitaine de cavalerie !

— Autrefois.

PAUL PETAL.

